

*Les animaux : deux ou trois choses
que nous savons d'eux*

Ouvrage publié avec le soutien
de la Fondation Adrienne et Pierre Sommer



FONDATION A ET P SOMMER
sous l'égide de la Fondation de France

www.editions-hermann.fr

ISBN : 978 2 7056 8856 1

© 2014, Hermann Éditeurs, 6 rue Labrouste, 75015 Paris

Toute reproduction ou représentation de cet ouvrage, intégrale ou partielle, serait illicite sans l'autorisation de l'éditeur et constituerait une contrefaçon. Les cas strictement limités à l'usage privé ou de citation sont régis par la loi du 11 mars 1957.



COLLOQUE DE CERISY

Sous la direction de
VINCIANE DESPRET ET RAPHAËL LARRÈRE

Les animaux : deux ou trois choses
que nous savons d'eux



hermann

Depuis 1876



Avant-propos

Que la Fondation Adrienne et Pierre Sommer ait pu aider à la naissance du présent ouvrage et à la diffusion de la passionnante brassée de travaux présentés au château de Cerisy en juillet 2010, est pour nous à la fois une fierté, un plaisir et une nécessité.

Fierté de voir le champ d'action spécifique qui est le nôtre – encourager le développement du lien unissant l'animal et l'humain par l'éducation, l'information et la médiation – trouver sa place d'acteur et d'objet dans cette multiplicité de regards exigeants qui se font harmonieusement écho.

Plaisir de constater à quel point cette palette rend compte de l'intensité et de la complexité des relations nous liant aux « espèces compagnes », comme Vinciane Despret et Raphaël Larrère, forgerons du colloque dont est issu ce livre, définissent justement les animaux avec lesquels nous faisons – parfois à notre insu – société. Je pense d'ailleurs à une communication de Raphaël Larrère, mettant en scène un chasseur de taupes désespéré d'avoir enfin « eu la peau » d'une proie extraordinairement sagace, qui avait pris pour lui, au fil du temps, valeur de camarade de jeu. Comme je pense à l'analyse très exhaustive à laquelle se livre Xavier Boivin, à propos de la relation entre éleveurs et animaux d'élevage, et du besoin de prendre cette relation en compte « au sens éthologique du terme, (*afin de*) mieux comprendre la perception de l'animal du monde qui l'entoure ».

Du point de vue d'une Fondation ayant pour premier partenaire l'« animal familier », et pour pivot le rôle utile que peut tenir ce dernier dans le contexte d'une médiation, évoquer d'abord ces deux sujets de réflexion n'a rien de paradoxal. Pour sa part, la communication de Jérôme Michalon rend plus que justice à deux aspects typiques de notre problématique : il jalonne avec brio l'évolution du statut de l'animal impliqué dans une médiation, et décrypte la palette des terminologies

associées à cette activité, dont le choix, comme il se doit, n'est pas neutre. Ce faisant, il pose des fondations et ouvre des brèches. Mais chacun à sa manière propre, qu'il évoque la traque d'un « nuisible » ou le statut de l'animal d'élevage, qu'il se penche sur les babouins ou les cobayes, les textes de ce livre décrivent un lien. Ils font état d'un échange souvent déséquilibré, mais sans doute perfectible et peut-être capable de se muer en aide à vivre au bénéfice des parties concernées, humaines et non-humaines. L'un des outils pour toucher à ce but est, au sens propre, le colloque – pour peu qu'il sache se montrer à la fois ouvert et critique. Tel est le cas ici.

J'achèverai ces brèves lignes par deux citations, relevées dans les pages que vous allez lire. Pour tous les chercheurs, observateurs, hommes de terrain au contact des « espèces compagnes », comme pour ceux qui soutiennent leurs efforts, ces deux réflexions ont à mes yeux valeur de viatique. L'auteur de la première est Franz de Waal : « Si l'étude des comportements animaux nous apprend quelque chose, c'est bien de ne pas espérer de leçons simples. » La seconde est presque son corollaire. Jean-François Lyotard y avise son lecteur de la conduite à tenir face à un partenaire déroutant – comme peut l'être, en ce qui nous concerne, un compagnon animal : « Je pense que ce qui est raisonnable est d'essayer d'apprendre le jeu de l'autre. »

C'est là toute la nécessité que j'évoquais tout à l'heure.

GUY COURTOIS
Président de la Fondation Adrienne
et Pierre Sommer

Les animaux : deux ou trois choses que nous savons d'eux

Cet ouvrage est issu d'un colloque intitulé « Ce que nous savons des animaux » que nous avons organisé en juillet 2010 au Centre culturel international de Cerisy¹. Ce colloque rassemblait des scientifiques les plus divers, soit qu'ils travaillent eux-mêmes avec des animaux – en laboratoire, dans la nature, en consultation, en élevage... –, soit qu'ils enquêtent auprès de personnes qui elles-mêmes s'occupent ou se sont occupées d'animaux. Tous, nous avons en commun la volonté de parler, de penser, d'échanger et d'apprendre les uns des autres autour d'animaux réels et de pratiques avec des animaux. Que savons nous d'eux, à présent ? Qu'est ce qui change dans ce que nous savons ? Et que pouvons-nous imaginer de ce que nous ne savons pas ? Comment le fait qu'ils nous importent modifie ces savoirs et ces non-savoirs ?

En somme, nous avons pris le parti de n'évoquer que des animaux avec lesquels des humains entretiennent des relations, avec lesquels ils font, en quelque façon, société. En 1983, Mary

1. Ce colloque n'aurait pu être organisé sans le travail et le soutien de très nombreuses personnes. Que soit d'abord remerciée Édith Heurgon qui nous a fait cette proposition et a veillé à la rendre possible, nous a conseillés, a suivi le déroulement des préparatifs, a veillé sur nous tout au long du séjour, et nous a encouragés, avec une énergie et un dynamisme remarquables, à publier les textes. Toute l'équipe du Château de Cerisy-la-Salle a non seulement rendu le séjour possible, mais nous a offert des conditions de vie et de travail qui laissent à tous des souvenirs émerveillés. Bernard Hubert, Isabelle Stengers, Florence Burgat et Georges Chapouthier ont accepté d'en être le comité scientifique. Ils nous ont aidés, conseillés, ont pris des contacts pour nous, et se sont rendus disponibles pour les réunions préparatoires. Un remerciement tout spécial à Bernard Hubert pour avoir organisé, de main de maître, une journée de visite de centres équestres. Enfin, sans l'aide financière de nos institutions, l'Université de Liège et l'INRA, ainsi que de SPEAP (Programme d'expérimentation en arts et politique, sous l'égide de Bruno Latour) ce colloque n'aurait sans doute pas pu réunir ceux que nous avons invités.

Midgley publiait aux presses de l'Université de Géorgie un ouvrage intitulé *Animals and why they matter*². Si les animaux nous importent avançait-elle, c'est que depuis les temps préhistoriques, les communautés humaines ont toujours été des « communautés mixtes », des communautés qui incluaient des animaux. Pour sa part Dominique Lestel parle de « communautés hybrides » et en appelle à l'émergence d'une « éthno-éthologie » qui s'appliquerait à comprendre comment humains et animaux vivent ensemble³.

C'est à partir de cette hypothèse anthropologique que nous nous sommes préoccupés, non seulement des animaux avec lesquels des humains échangent des services, des informations et des affects (« espèces compagnes⁴ », animaux de service et animaux de ferme), mais aussi des animaux sauvages qui vivent libres et plus ou moins indépendants des établissements humains. Nous avons donc évoqué des animaux qui importent à certains d'entre nous, soit parce qu'ils partagent leur espace quotidien, soit parce qu'ils sont au travail avec eux, soit parce qu'ils les chassent, s'en défendent ou les protègent, soit enfin parce qu'ils en font un objet d'étude ou de réflexion. Mais il n'y eut parmi les intervenants, ni chasseurs, ni piégeurs, ni lieutenants de loupeterie, ni militants de la protection de la faune sauvage, si bien qu'il sera plus souvent question dans cet ouvrage, des espèces compagnes, des animaux domestiques et des animaux de laboratoire que des gibiers et des « nuisibles ».

Ce choix des espèces qui « nous » importaient, a ainsi exclu certains groupes taxonomiques avec lesquels les participants au colloque n'avaient guère de relations. Des animaux qui nous paraissent si étranges (à nous, occidentaux) que nous éprouvons de grandes difficultés à comprendre ce qu'ils font... au delà de la simple description de leurs comportements et des interprétations naïvement darwiniennes, selon lesquelles tel ou tel caractère n'existe que parce qu'il a assuré une descendance

2. M. Midgley, *Animals and why they Matter*, Athens, The University of Georgia Press, 1983.

3. D. Lestel, *L'animal singulier*, Paris, Le Seuil, 2004.

4. D. Haraway, *The Companion Species Manifestos: Dogs, People, and Significant Otherness*, Chicago, Prickly Paradigm Press, 2003.

prospère aux spécimens qui le possédaient. Bien qu'ils constituent l'immense majorité des espèces animales, il ne sera donc pas question ici de poissons, de mollusques, de batraciens, de reptiles, d'insectes ou d'arachnides.

On dit volontiers que les animaux avec lesquels nous faisons en quelque sorte société pour entretenir avec eux une grande diversité de relations, sont des êtres sensibles, sans que l'on sache trop ce que cela signifie pour eux. Aussi, ceux pour qui ces animaux importent, se sont-ils interrogés sur leur univers mental. Ce que nous savons des animaux, ce que nous avons appris sur eux et avec eux, vient aussi bien des développements de différentes disciplines scientifiques (éthologie, neurophysiologie, sciences cognitives...), que d'un vaste corpus d'histoires, d'anecdotes qui, depuis l'antiquité (Plutarque et Pline) jusqu'à nos jours, illustrent et interprètent les façons de faire et les manières d'être d'animaux bien identifiés, individualisés, en quelque sorte singuliers, ou encore de l'expérience des praticiens. C'est pourquoi, à côté d'exemples d'investigations scientifiques, nous présentons un florilège de récits de ces savoirs et de ces pratiques susceptibles d'appréhender le sens de comportements qui souvent nous surprennent. Dans tous les cas, il s'agira d'histoires mettant en scène l'interaction entre des humains et leurs partenaires animaux, d'histoires que l'on pourrait qualifier d'humanimales⁵.

Pourtant, si l'expérience des scientifiques, des éleveurs, des chasseurs, des dresseurs, des vétérinaires et de tous ceux qui en prennent soin, fournit une diversité d'approches de ce que sont ces animaux, leur esprit demeure toujours plus ou moins une énigme. Que perçoivent-ils ? Comment interprètent-ils notre propre comportement ? Répondent-ils vraiment aux questions que leur posent les scientifiques⁶ ou répondent-ils à côté ? Autant de questions qui font de ces animaux, des « partenaires bizarres ». Dans *Moralités postmodernes*, Jean-François Lyotard⁷ met en scène

5. Selon l'expression de Donna Haraway (voir sa contribution à cet ouvrage).

6. V. Despret, *Penser comme un rat*, Versailles, éditions Quae, 2009.

7. J.-F. Lyotard, « Un partenaire bizarre », in *Moralités postmodernes*, Paris, Galilée, 1993, p. 128.

un « partenaire bizarre » : « Vous jouez au tennis avec vos balles, votre partenaire joue avec elles à un jeu que vous ne connaissez pas. Vous lui demandez à quoi il joue, il ne vous répond pas. Qu'est-il raisonnable de faire ? » se demande-t-il. On peut récuser ce jeu étrange, reprendre ses balles et chercher un partenaire, plus rationnel, moins déroutant. Mais ce n'est pas la solution que retient Lyotard : « Je pense que ce qui est raisonnable est d'essayer d'apprendre le jeu de l'autre. » Le « partenaire bizarre » ne connaît manifestement pas les règles du jeu qui nous sont familières (ou il les interprète à sa façon). Mais si l'on entend ne pas rompre le lien, il faut postuler que ce qu'il fait n'a l'air impertinent que parce que l'on n'a pas encore saisi ce qui est pertinent pour lui. Il en est de même avec ces « partenaires bizarres » que sont les animaux avec lesquels nous entretenons une grande diversité de rapports. Pour préserver le lien, il faut tenter d'interpréter ce qui est pertinent, ce qui fait sens, pour eux. Et c'est bien là le sens que nous pouvons reconnaître aux énigmes : ce sont des épreuves qui nous mettent au travail de la pensée.

Toutefois, qu'il s'agisse de dispositifs scientifiques ou d'expériences pratiques, ces interprétations de l'univers mental des animaux seraient d'autant plus difficiles que nous sommes modernes et que nous sommes occidentaux. Mais le sommes-nous⁸ ? Et ne sommes-nous pas, de manière bien intéressante, collectivement et parfois même individuellement, peuplés de contradictions ?

Depuis le XVII^e siècle s'est imposée en Occident l'idée que les humains ont une intériorité (une conscience réflexive, une capacité à raisonner) qui les distingue des animaux (qui en sont quasiment dépourvus), mais que les processus physiologiques qui assurent leur vie et leur reproduction sont identiques. C'est ce que Philippe Descola⁹ qualifie de « naturalisme » : une onto-

8. « Et l'avons-nous jamais été ? » demande Bruno Latour, tant dans son *Nous n'avons jamais été modernes* que dans son *Enquête sur les modes d'existence*, Paris, La Découverte, respectivement 1991 et 2012.

9. P. Descola, *Par delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.

P. Descola, *L'écologie des autres. L'anthropologie et la question de la nature*, Versailles, éditions Quae, 2011.

logie dualiste qui affirme conjointement la discontinuité des intériorités entre les humains et les vivants non-humains et la continuité des physicalités. Les processus physico-chimiques qui nous permettent de vivre sont les mêmes, mais notre univers mental est si particulier, que celui des autres qu'humains nous est totalement étranger.

Ce « naturalisme » a permis un développement considérable des sciences, et suscité le grand partage entre les sciences de la nature et les sciences de l'homme. Il est donc normal que les scientifiques, lorsqu'ils s'intéressent au comportement des animaux, à ce qu'ils sont capables de faire ou à leurs performances cognitives, partagent au plus haut point cette ontologie « naturaliste ». Les behavioristes considéraient même que l'hypothèse la plus robuste était de nier que les animaux aient des états mentaux. Ceux qui postulent à l'inverse qu'ils ont un univers mental, le considèrent si différent du nôtre qu'il est inaccessible. Nous pouvons connaître nos perceptions, nos émotions, nos intentions nos pensées, nous ignorons celles des différents animaux qui sont nos partenaires. Les approcher par analogie avec les nôtres est voué à l'échec, d'où la condamnation quasi unanime de l'anthropomorphisme.

Nous aurions une vision du monde symétriquement inverse si nous étions « animistes » (au sens que Philippe Descola donne à cette ontologie)¹⁰. La plupart des non-humains seraient alors perçus comme dotés d'une intériorité analogue à celle des humains (une subjectivité, une intentionnalité), alors que leurs corps seraient tout à fait différents des nôtres. On concevrait alors que les animaux ont un univers mental accessible. S'il n'est pas toujours aisé de comprendre leurs émotions, leurs intentions et leurs pensées, nous supposerions que cela tient à la différence radicale de leur corps : ils ont une expérience de vie qui leur est propre et que nous ne pouvons guère appréhender. On pourrait néanmoins se faire une idée de leurs états mentaux

10. Une ontologie que l'on retrouve en Amazonie, en Amérique subantarctique, en Sibérie... et qui fut celle de Platon.

par analogie avec ceux des humains et, s'imaginant à leur place, en faisant preuve d'empathie¹¹.

Par chance pour tous ceux qui élèvent des animaux, pour ceux qui en prennent soin, pour ceux qui les chassent, les dressent, ceux qui travaillent avec eux ou qui en partagent la vie, mais aussi pour les éthologues qui s'interrogent sur le sens de leurs comportements, nous sommes des « naturalistes » impurs et nous avons un sérieux talent pour nous accommoder des contradictions. Il y a toujours chez nous, tous dualistes que nous sommes, une part d'animisme, qui se manifeste selon les circonstances et les activités¹². Si les démarches scientifiques se méfient de l'anthropomorphisme – et elles ne le font d'ailleurs pas toutes –, les savoirs pratiques y ont trouvé une source d'interprétation non négligeable, toujours renouvelée... et ce qui est appelé « illusion anthropomorphe¹³ », caractéristique du sens commun, a fait preuve en pratique d'une redoutable efficacité. C'est incontestable pour les animaux de compagnie, les animaux de service, les animaux d'élevage : c'est en induisant ce que serait leur réponse s'ils étaient placés dans la même situation, que les humains qui en prennent soin peuvent entretenir avec eux des échanges d'informations et d'affects. C'est d'autant plus incontestable qu'on peut faire l'hypothèse que ces animaux ont été, de leur longue co-évolution avec nous, « anthropomorphisés » – et sans doute avons nous été également caninisés, et pourquoi pas, chatisés, vachisés ou cochonisés ? Des anthropologues australiens ont constaté que lorsqu'une espèce

11. Nous entendons par là une capacité spontanée à imiter les actions d'autrui, à anticiper les trajectoires et les buts de ces actions en s'interrogeant sur la façon dont on réagirait si l'on se trouvait dans la même situation. Cette empathie, qui porte sur l'action en situation, peut déboucher sur une empathie émotionnelle lorsque le spectateur est affecté par des émotions semblables à celles de celui qui agit ou de celui qui est affecté par l'action.

12. Si nous étions plus animistes que nous le sommes, nous pourrions sans doute faire société d'une autre manière avec des poissons ou des insectes.

13. Ne négligeons pas que cette qualification est avant tout accusatoire et polémique, elle relève parfois du mot d'ordre et participe, en partie, d'une stratégie des scientifiques de se détacher du sens commun et de le disqualifier. Mais qui est le véritable « illusionné » dans toute cette histoire, et qui cherche à illusionner qui ?

est domestiquée, son cerveau diminue, certaines fonctions qui assuraient la survie régressent. C'est le cas du cerveau des chiens. Or, on découvre que le nôtre a suivi, en parallèle, le même décours, il s'est atrophié de 10 % (en volume). Mais les aires impliquées ne sont pas les mêmes. Ont été réduites celles qui prennent en charge les émotions, les perceptions sensorielles et les odeurs. Cette synchronisation traduirait l'histoire d'une co-évolution. Sous l'effet de leur association, le cerveau des humains et celui des loups devenus chiens se seraient spécialisés, chacun dans des domaines complémentaires. Les hommes auraient progressivement pris la responsabilité des problèmes d'anticipation et d'organisation, les chiens celle de l'attention aux données sensorielles. Ils sont devenus alliés de chasse, amis de vie, espèces compagnes – *cum panis*, ceux qui partagent le pain – comme le propose si justement Donna Haraway. Et sans doute devrions nous suivre en cette histoire ce que disent les Aborigènes : « les chiens ont fait de nous des humains. »

L'efficacité d'une démarche d'attribution, par analogie, de nos modes de pensée, a également fait ses preuves avec les animaux sauvages : un bon fusil ne fait pas nécessairement un bon chasseur, encore faut-il qu'il apprenne à penser comme son gibier, qu'il soit alors capable d'interpréter ses comportements.

Sans doute cet anthropomorphisme relève-t-il du sens commun (et de l'expérience commune), pas de la science. Ce fut d'ailleurs une révolte du sens commun – et de ceux qui parlaient au nom des paysans et des chasseurs – qui s'opposa, dès sa formulation, à l'hypothèse rationnelle de l'animal machine. Certes les scientifiques ont pour démarche de se départir du sens commun, mais ils n'hésitent pas à l'utiliser dans leur vie quotidienne. Descartes affirmait que les animaux n'ont pas d'âme, mais il semblerait qu'il parlait à « Monsieur Grat », son chien. Tel neurophysiologiste qui aura critiqué votre anthropomorphisme si vous avez seulement prononcé l'expression d'états mentaux au sujet de veaux ou de rats, est capable de parler à son chat ; il fera un détour s'il voit, lors d'une randonnée, un patou aboyant de fureur foncer droit sur lui, ou un taureau qui le regarde de travers. Les éthologistes eux-mêmes, dès lors

qu'ils se sont libérés du béhaviorisme, ne tissent-ils pas les hypothèses qu'ils vont tenter de valider ou d'infirmer, sur des analogies entre ce que seraient nos émotions et nos réponses aux situations dans lesquelles on les met, et les leurs ?

Poser la continuité des intériorités (du moins pour les espèces phylogénétiquement proches) c'est se donner les moyens d'échanger avec des animaux et d'approcher ce que leur univers mental a de semblable et de différent du notre. Car c'est bien cette proximité et cette différence qui fait que l'animal est bon à penser.

Nous n'avons pas demandé à chacun des participants de s'intéresser aux univers mentaux (nous savions que c'était déjà le cas), mais de les rendre sensibles : comment, dans la diversité de leurs pratiques, ils échangent avec les animaux. Comment nous apprenons, sur les modes les plus divers, à converser avec eux, à devenir compagnons de savoirs, de travail, d'usages, de conflits également. Avec des animaux réels, dans des mises en rapports concrets. Avec des animaux qui nous répondent, et qui attendent que nous répondions à leur réponse. Et avec lesquels nous tentons d'apprendre à le faire, et essayons de bien le faire.

Liste des auteurs

Isabelle Arpin est sociologue au centre IRSTEA de Grenoble. Elle a consacré sa thèse au rôle des animaux sauvages dans la construction des rapports sociaux. Elle étudie actuellement les modalités d'investigation et de gestion de la nature à l'ère de la biodiversité et s'intéresse notamment aux interactions entre les gestionnaires de la nature et les chercheurs.

Professeur d'histoire contemporaine à l'université Lyon 3, spécialiste de l'histoire des animaux, Éric Baratay a dernièrement publié *Le Point de vue animal, une autre version de l'histoire*, Le Seuil, 2012, et *Bêtes des tranchées, des vécus oubliés*, CNRS éditions, 2013 ; il prépare actuellement la rédaction de *Biographies animales* à paraître au Seuil.

Alain Boissy est Directeur de recherche à l'INRA. Ses recherches portent sur le bien-être des herbivores, notamment sur les états affectifs de l'animal conditionnés par la manière dont ce dernier se représente son environnement. Il combine deux approches : l'une analytique des processus émotionnels et cognitifs, l'autre finalisée visant à améliorer le bien-être des animaux en production.

Xavier Boivin est éthologue, chercheur à l'INRA. Il consacre ses recherches depuis une vingtaine d'années aux mécanismes biologiques impliqués dans la construction des relations entre l'animal d'élevage et son éleveur. L'enjeu en est d'améliorer ces relations autant pour l'animal que pour l'homme.

Dalila Bovet a réalisé au cours de son cursus doctoral des recherches sur la cognition sociale chez les primates. Maître de conférences (éthologie cognitive) à l'université Paris Ouest, elle a d'abord étudié la communication et la coopération chez

les perroquets gris du Gabon, puis s'est intéressée à la théorie de l'esprit et aux origines de la morale chez diverses espèces d'oiseaux et de mammifères.

Vinciane Despret est philosophe et enseigne à l'université de Liège. Elle est l'auteure de nombreux ouvrages interrogeant les savoirs produits autour et avec des animaux. Elle a été la commissaire scientifique de l'exposition *Bêtes et Hommes* à La Grande halle de la Villette en 2007-2008.

Georges Gonzalez est chercheur au laboratoire à l'INRA de Toulouse où il mène des recherches sur la variabilité des comportements individuels chez les ongulés sauvages. Il se réclame d'une approche constructiviste sur l'auto-organisation du comportement d'un animal capable d'innovation, sa propre expérience interagissant avec les conditions de l'environnement qu'il rencontre.

Céline Granjou est sociologue au centre IRSTEA de Grenoble ; elle est actuellement chercheuse invitée à l'université technologique de Sydney. Au carrefour entre *science studies*, sociologie de l'environnement et sociologie politique, elle travaille sur les mutations des sciences et des politiques de la biodiversité, sur leurs interactions, sur le rapport à la nature et aux risques environnementaux.

Donna Haraway est professeur émérite de l'Université Santa Cruz de Californie. Après son PHD de biologie obtenu à Yale, elle a enseigné la biologie à l'université d'Hawaii et l'histoire des sciences à John Hopkins. Nombreuses publications dont : *When Species Meet* (2008), *The Companion Species Manifesto* (2003), *Simians, Cyborgs, and Women* (1991), *Primate Visions* (1989) et *Crystals, Fabrics, and Fields* (1976). Elle a en chantier un ouvrage qui s'intitulera *Staying with the Trouble* et entrelacera les engagements d'humains et de non-humains dans d'innombrables activités multispécifiques.

Joëlle Hofmans, vétérinaire dans l'âme depuis sa naissance, diplômée vétérinaire en 1992 et diplômée vétérinaire comportementaliste en 2001. Les animaux, et tout particulièrement les félins, sont une des passions qu'elle vit au jour le jour à travers son métier et dans sa vie, ainsi que les voyages qui l'emmènent, de par le monde avec son inséparable appareil photo.

Catherine Larrère, philosophe, est professeur émérite à l'université de Paris 1. Croisant philosophie de la nature et de la philosophie de la technique, elle s'intéresse aux questions éthiques et politiques liées à la crise environnementale. Elle a publié, notamment, *Les philosophies de l'environnement* (1997) et avec Raphaël Larrère, *Du bon usage de la nature – Pour une philosophie de l'environnement* (1997-2009).

Raphaël Larrère, ingénieur agronome et sociologue, ancien directeur de recherche à l'INRA : ses publications concernent les usages et les images de la nature, l'éthique environnementale et la dimension morale des rapports aux animaux. Il dirige la collection *Sciences en questions* des éditions Quæ.

Après une thèse sur l'organisation socio-spatiale d'une population de chevreuils vivant en milieu ouvert, Marie-Line Maublanc intègre l'INRA de Toulouse en 1986, pour y étudier l'organisation d'une population de mouflons. Elle réalise actuellement des études comportementales plus fines au sein de l'installation expérimentale de l'unité « Comportement et Écologie de la Faune Sauvage ».

Jérôme Michalon est docteur en sociologie et anthropologie politique. Il s'intéresse aux évolutions récentes des relations humains/animaux dans les sociétés occidentales. En étudiant notamment le développement des pratiques de soin par le contact animalier, il cherche à documenter la montée en puissance d'un régime de bienveillance envers certains animaux.

André Micoud, sociologue, directeur de recherche honoraire du CNRS, travaille à essayer de comprendre la mutation des espaces ruraux saisis par les mouvements sociaux de protection du vivant (réserves, parcs et espaces naturels, rapports aux animaux, biodiversité...). Se recommandant d'une approche herméneutique, il privilégie l'étude des figures, concepts et catégories qui la manifestent.

Catherine Mougenot est sociologue et docteur en sciences de l'Environnement. Chercheuse à l'université de Liège (Belgique), elle travaille sur les pratiques de la gestion de la nature, les espèces envahissantes et les relations homme/animal.

Coralie Mounet est géographe, chargée de recherches au CNRS au laboratoire Pacte. Elle étudie l'évolution des relations entre humains et animaux sauvages. Sa thèse porte sur les conflits, controverses et vivre-ensemble autour de la gestion d'animaux à problèmes dans les Alpes françaises. Son post-doctorat à IRSTEA, a porté sur la construction des distances entre les hommes, les loups et les ongulés sauvages.

Jocelyne Porcher est directrice de recherches à l'INRA. Ses recherches portent sur la relation de travail entre humains et animaux. Dans une vie antérieure, elle a été éleveuse, salariée en production porcine industrielle, technicienne en agriculture bio. Elle est l'auteur de plusieurs ouvrages dont *Vivre avec les animaux, Une utopie pour le XXI^e siècle* (2014).

Lucienne Strivay enseigne l'anthropologie de la nature à l'université de Liège et à l'université de Louvain. Elle a publié *Enfants sauvages. Approches anthropologiques* dans la collection « Bibliothèque des sciences humaines » (Paris, Gallimard, 2006) et, avec Catherine Mougenot, *Le pire ami de l'homme. Des garennes aux guerres biologiques* (2011).

Table des matières

Avant-propos par <i>Guy Courtois</i>	5
Les animaux : deux ou trois choses que nous savons d'eux.....	7

PREMIÈRE PARTIE DÉCLINER LES ESPÈCES COMPAGNES

I. Jeux de ficelles avec les espèces compagnes : rester avec le trouble par <i>Donna Haraway</i>	23
II. Que savons-nous des animaux ? Machines ou êtres sensibles ? par <i>Catherine Larrère</i>	61
III. Écrire l'histoire du point de vue de l'animal par <i>Éric Baratay</i>	83
IV. Une sociologie des animaux au travail par <i>Jocelyne Porcher</i>	101
V. Comment les clients – propriétaires de chiens – peuvent surprendre le vétérinaire comportementaliste en consultation par <i>Joëlle Hofmans</i>	115
VI. Les animaux pensent-ils ? Comment rendre compte des effets thérapeutiques du contact animalier par <i>Jérôme Michalon</i>	121

DEUXIÈME PARTIE L'ÉTHOLOGIE AU LABORATOIRE

VII. Des babouins aux perroquets : ce que les animaux ayant participé à mes expériences m'ont appris par <i>Dalila Bovet</i>	155
------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----

VIII. Ce que ressentent les animaux de ferme, ou comment l'éthologie cognitive permet d'accéder aux émotions de l'animal et de mieux comprendre son bien-être par <i>Alain Boissy</i>	169
IX. De la docilité à la relation homme/animal d'élevage : le point de vue de l'animal par <i>Xavier Boivin</i>	183
X. Les désarrois du chercheur face à l'expérimentation animale par <i>Georges Chapouthier</i>	209
XI. L'expérimentation animale du point de vue des soutiers de la recherche par <i>Raphaël Larrère</i>	225

TROISIÈME PARTIE L'ÉTHOLOGIE DE PLEIN AIR

XII. La légende de Néron enfant par <i>André Micoud</i>	243
XIII. Scrupules et abstention dans l'exploration des relations entre humains et animaux par <i>Isabelle Arpin, Coralie Mounet et Céline Granjou</i>	251
XIV. Les isards de Jean-Paul ou la connaissance assidue par <i>Georges Gonzalez</i>	267
XV. Chevrettes : mères indignes ? par <i>Marie-Line Maublanc</i> <i>avec la collaboration d'Éric Bideau</i>	279
XVI. Le taupier et ses proies par <i>Raphaël Larrère</i>	285
XVII. L'échiquier des tricheurs par <i>Lucienne Strivay et Catherine Mougenot</i>	289
Liste des auteurs	303



Le **Centre Culturel International de Cerisy** propose, chaque année, de fin mai à début octobre, dans le cadre accueillant d'un château construit au début du **xvii^e** siècle, monument historique, des rencontres réunissant artistes, chercheurs, enseignants, étudiants, acteurs économiques et sociaux, mais aussi un vaste public intéressé par les échanges culturels et scientifiques.



Une longue tradition culturelle

- Entre 1910 et 1939, Paul Desjardins organise à l'abbaye de Pontigny les célèbres **décades**, qui réunissent d'éminentes personnalités pour débattre de thèmes littéraires, sociaux, politiques.
- En 1952, Anne Heurgon-Desjardins, remettant le château en état, crée le **Centre Culturel** et poursuit, en lui donnant sa marque personnelle, l'œuvre de son père.
- De 1977 à 2006, ses filles, Catherine Peyrou et Édith Heurgon, reprennent le flambeau et donnent une nouvelle ampleur aux activités.
- Aujourd'hui, après la disparition de Catherine Peyrou, Cerisy continue sous la direction d'Édith Heurgon, grâce au concours de Jacques Peyrou et de ses enfants, groupés dans la **Société civile** du château de Cerisy, et à l'action de toute l'équipe du Centre.



Un même projet original

- Accueillir dans un cadre prestigieux, éloigné des agitations urbaines, pendant une période assez longue, des personnes qu'anime un même attrait pour les échanges, afin que, dans la réflexion commune, s'inventent des idées neuves et se tissent des liens durables.
- La **Société civile** met gracieusement les lieux à la disposition de l'**Association des Amis de Pontigny-Cerisy**, sans but lucratif et reconnue d'utilité publique, présidée actuellement par Jean-Baptiste de Foucauld, inspecteur général des finances honoraire.



Une régulière action soutenue

- Le **Centre Culturel**, principal moyen d'action de l'Association, a organisé près de **700 colloques** abordant, en toute indépendance d'esprit, les thèmes les plus divers. Ces colloques ont donné lieu, chez divers éditeurs, à la publication de près de **500 ouvrages**.
- Le **Centre National du Livre** assure une aide continue pour l'organisation et l'édition des colloques. Les **collectivités territoriales** (Conseil régional de Basse Normandie, Conseil général de la Manche, Communauté de Communes de Cerisy) et la **Direction régionale des Affaires culturelles** apportent leur soutien au Centre, qui organise, en outre, avec les **Universités de Caen** et de **Rennes 2**, des rencontres sur des thèmes concernant la Normandie et le Grand Ouest.
- Un **Cercle des Partenaires**, formé d'entreprises, de collectivités locales et d'organismes publics, soutient, voire initie, des rencontres de prospective sur les principaux **enjeux contemporains**.
- Depuis 2012, une nouvelle salle de conférences, moderne et accessible, propose une formule nouvelle : les **Entretiens de la Laiterie**, journées d'échanges et de débats, à l'initiative des partenaires de l'Association.

Renseignements : CCIC, Le Château, 50210 CERISY-LA-SALLE, FRANCE
Tél. 02 33 46 91 66, Fax. 02 33 46 11 39
Internet : www.ccic-cerisy.asso.fr ; Courriel : info.cerisy@ccic-cerisy.asso.fr



COLLOQUES DE CERISY (Choix de publications)

- *L'Aménagement du territoire*, PU de Caen, 2007.
- *Anti-urbain*, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010.
- *L'Art de très près : détail et proximité*, PU de Rennes, 2012.
- *Yves Bonnefoy : poésie, recherche et savoirs*, Hermann, 2007.
- *Civilisations mondialisées ? De l'éthologie à la prospective*, L'Aube, 2004.
- *Communiquer, transmettre (Régis Debray)*, *Cahiers de Médiologie*, 11, 2001.
- *Connaissance, activité, organisation*, La Découverte, 2005.
- *Les nouveaux régimes de la Conception*, Vuibert, 2008.
- *L'émergence des Cosmopolitiques*, La Découverte, 2007.
- *Déterminismes et complexités (autour d'Henri Atlan)*, La Découverte, 2008.
- *Le Développement durable, c'est enfin du bonheur !*, L'Aube, 2006.
- *Jean-Pierre Dupuy : l'œil du cyclone*, Carnets nord, 2008.
- *Peurs et plaisirs de l'Eau*, Hermann, 2010.
- *L'Économie de la connaissance et ses territoires*, Hermann, 2010.
- *L'Économie des services pour un développement durable*, L'Harmattan, 2007.
- *L'Habiter dans sa poésie première*, Donner lieu, 2008.
- *Donner lieu au monde : la politique de l'habiter*, Donner lieu, 2012.
- *Intelligence de la complexité : épistémologie et pragmatique*, Hermann, 2013.
- *Le renouveau des Jardins : clés pour un monde durable ?*, Hermann, 2014.
- *Lieux et liens*, 2 tomes, L'Harmattan, 2012.
- *Logique de l'espace, esprit des lieux*, Belin, 2000.
- *Ouvrir la logique au monde*, Hermann, 2009.
- *La Main : pluriels d'une abstraction sensible*, L'Harmattan, 2011.
- *Modernité, la nouvelle carte du temps*, L'Aube, 2003.
- *Une Normandie sensible : regards de géographes et plasticiens*, PU Caen, 2012.
- *Des « nous » et des « je » qui inventent la cité*, L'Aube, 2003.
- *La Nuit en question(s)*, L'Aube, 2005.
- *Propositions de Paix, Revue Ethnopsy n° 4*, 2002.
- *Le Paysage, état des lieux*, Ousia, 2001.
- *Pontigny, Cerisy : des lieux pour « penser avec ensemble »*, Hermann 2011.
- *Prospective pour une gouvernance démocratique*, L'Aube, 2000.
- *Sciences en campagne : regards croisés passés et à venir*, L'Aube, 2009.
- *Les Sens du mouvement*, Belin, 2004.
- *La Séréndipité : le hasard heureux*, Hermann, 2011.
- *Prendre Soins : savoirs, pratiques, nouvelles perspectives*, Hermann, 2013.
- *S.I.E.C.L.E., 100 ans de rencontres : Pontigny, Cerisy*, IMEC, 2005.
- *L'empreinte de la Technique sur la société*, L'Harmattan, 2010.
- *Temps et devenir (autour d'Ilya Prigogine)*, Hermann, 2012.
- *La Ville insoutenable*, Belin, 2006.
- *Villes, territoires, réversibilités*, Hermann, 2013.

Cet ouvrage a été composé par
IGS-CP à L'Isle-d'Espagnac (Charente)

Achévé d'imprimer